

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**N'est pas Anthony Hyde qui veut**  
*Henri de Alain Contant / Alice vous fait dire bonsoir de Claude Jasmin*

Yvon Bernier

Numéro 43, automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, Y. (1986). Compte rendu de [N'est pas Anthony Hyde qui veut : *Henri de Alain Contant / Alice vous fait dire bonsoir* de Claude Jasmin]. *Lettres québécoises*, (43), 24–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par Yvon Bernier

# N'est pas Anthony Hyde qui veut

## *Alice* *Henri* vous fait dire bonsoir

de Alain Contant<sup>1</sup>de Claude Jasmin<sup>2</sup>

Si récent que soit le roman policier au regard des autres genres — on s'entend généralement pour faire remonter sa naissance au *Double assassinat dans la rue Morgue* (1841) d'Edgar Poe — il occupe une place de choix dans l'estime du public lecteur, sinon toujours dans la littérature qui lui a fait longtemps grise mine. Certains des auteurs qui l'ont illustré sont connus à l'égal des plus grands et portent même ombrage à des écrivains dignes d'admiration qu'afflige l'indifférence de la foule. Ses chefs-d'œuvre sont traduits dans la plupart des langues connues et atteignent parfois des tirages fabuleux: on affirme que ceux d'Agatha Christie, la femme à qui le crime a le plus rapporté depuis Lucrèce Borgia, talonnent ceux de la Bible! Enfin, quelques-uns de ses héros exercent une telle emprise sur l'imagination collective, génération après génération, qu'ils sont devenus véritablement immortels. Aussi ne s'étonne-t-on plus du prodigieux destin réservé à ce genre qui, même s'il a beaucoup évolué depuis ses origines, n'en possède pas moins une tradition solidement assise.

Dans une large mesure, cette tradition a été le fait du monde anglo-saxon. Car, si les autres genres littéraires ne connaissent pas de frontières et circulent pour ainsi dire sans passeport, il n'en va pas de même avec le roman policier. Assez curieusement, en effet, c'est surtout grâce aux apports américains et anglais, français aussi à un moindre degré, qu'il a

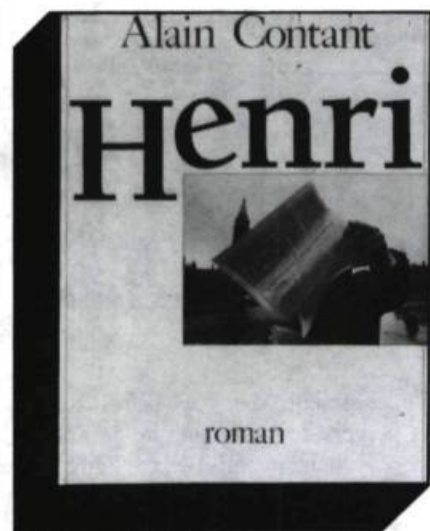
conquis ses lettres de noblesse. Pour divers motifs qu'il n'est pas facile de déterminer, certaines collectivités l'ont ignoré presque complètement ou alors ne s'y sont intéressées que de façon oblique et fort tardivement. Que l'on songe à la maigre production de l'Allemagne, à celle également pauvre de l'Italie, où seule se distingue la contribution d'un Giorgio Scerbanenco. Pourtant ces pays, à l'instar de tant d'autres médiocrement productifs à cet égard, font une grande consommation de romans policiers, mais il semble qu'ils n'ont tout simplement pas su relever le défi qui consiste à en écrire. La même situation prévaut au Québec où le roman policier existe si peu qu'il ne possède à son crédit aucune oeuvre exportable.

Le long chapitre que consacre Yvon Allard au roman policier, dans son remarquable ouvrage intitulé *Paralittératures*<sup>3</sup>, met particulièrement en évidence la pauvreté locale. Pas un auteur policier québécois ne trouve grâce à ses yeux dans ce bilan de la production mondiale de premier ordre. Le nom de Maurice Gagnon, le seul qui vienne spontanément à l'esprit lorsqu'on évoque ici les praticiens du genre, n'y figure même pas. Certes Jean Belleau, dans sa *Bibliographie analytique du roman policier québécois (1837-1978)*<sup>4</sup>, identifie une cinquantaine d'auteurs et une centaine de titres, mais il assimile plus souvent qu'autrement au roman policier des oeuvres qui relèvent du roman d'aven-

tures ou d'espionnage. Un peu candidement apologétique, son travail veut à tout prix démontrer que, dans ce domaine aussi, le Québec a fait sa part. Louable pensée et recherche méritoire, mais est-il sûr qu'une collectivité doit «effectuer un dépouillement complet de ce qu'elle a produit *sans égard à la qualité*<sup>5</sup> mais uniquement comme témoignage de ce qu'elle a été»? Depuis quelques années, on assiste cependant à un effort plus visible, encore que timide, pour doter notre littérature d'une production policière, courant dans lequel veulent s'inscrire sans doute les récentes contributions d'Alain Contant et de Claude Jasmin.

### D'Alain Contant...

Placé sous une épigraphe de Baudelaire, qui se trouve dans les circonstances en bien étrange compagnie, le *Henri* d'Alain Contant se présente comme un *thriller* à deux voix, que coiffe un épilogue. Journaliste besognant pour une feuille de Charlesbourg, Henri Moreau, à la faveur d'une conférence de presse, met au jour un complot tramé par une société pétrolière afin d'éliminer un ministre fédéral devenu gênant. Congédié par son patron avant même d'avoir pu mener à terme son enquête, éconduit par l'entourage du ministre avec pour toute consolation un merci qui lui ferme définitivement une porte qu'il avait eu du mal à forcer, Henri décide de tirer de ces événements un roman. Son manuscrit remis



à un éditeur, il s'envole vers l'Europe avec son amie Cécile, rentre seul presque aussitôt à la nouvelle qu'on ne veut plus le publier, puis disparaît sans laisser de traces. Revenue à son tour, Cécile, après l'avoir vainement cherché, alerte la police qui s'avère d'un piètre secours. La mort tragique du ministre, sur ces entrefaites, confère au récit de son ami un caractère prophétique. Achevé par elle, le roman trouble l'opinion et obtient le retentissement qu'on imagine. L'épilogue — et quel épilogue! — donne la clé de l'énigme.

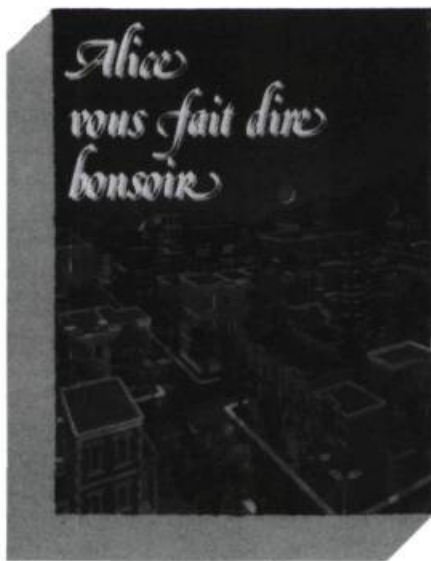
Ce roman d'Alain Contant, sauf erreur, est un premier roman. S'il arrive que certains coups d'essai soient des coups de maître, on ne peut raisonnablement prétendre que c'est le cas cette fois. Rien de plus fabriqué que cette histoire où presque tout sonne faux. Qu'est-ce donc que ce journaliste aux rentes confortables qui attend «l'occasion» dans un hebdomadaire régional tout juste bon à diffuser les potins du coin? Quant à l'intrigue, lente et lâche, elle progresse en dents de scie vers le dénouement le plus invraisemblable qui soit. Ce dénouement du reste, par l'usage qui y est fait du narrateur, rappelle assez la technique adoptée par Agatha Christie dans *le Meurtre de Roger Ackroyd* (1926), qui avait alors valu à la romancière autant d'éloges que de critiques acerbes. Mais ce qui gêne le plus dans ce récit, et contribue à en accentuer le côté factice, ce sont assurément la langue et le style. Certes, on ne s'attend pas à ce qu'un roman policier soit écrit comme *À la recherche du temps perdu*, mais à tout le moins qu'on y use d'un style naturel et d'une langue à l'avenant. Entre deux mots, il faut savoir quelquefois choisir le moindre, et il en va pareillement des images. Au résultat,

et tout à l'opposé de son héros qui pense y être parvenu, Alain Contant n'a pas écrit avec *Henri* «un morceau d'immortalité».

#### ...à Claude Jasmin

Dans *Alice vous fait dire bonsoir*, de Claude Jasmin, l'inspecteur Asselin effectue pour le compte d'une cliente plutôt énigmatique sa quatrième enquête. Il s'agit pour lui, depuis un cottage d'Outremont mis à sa disposition, d'épier pendant quelque temps des voisins d'origine étrangère nouvellement installés dans ce quartier. Comme on l'a prié de tout noter, il s'acquitte de sa mission avec la plus scrupuleuse conscience. Mais il ne se contente pas de regarder, et de rédiger des rapports. Avec un zèle souvent intempestif, il s'immisce dans la vie de ses voisins, furète ici, fouine là, et finit par découvrir des faits qui le plongent dans une perplexité dont sa fertile imagination, à force de spéculations, vient facilement à bout sans être nécessairement dans le vrai. Que signifie la présence dans un tiroir, par exemple, d'un uniforme nazi et du drapeau à croix gammée? En fin de compte, et pour faire d'un récit touffu un résumé qui soit bref, *Alice vous fait dire bonsoir* se révèle être une sombre affaire de vengeance mettant en cause des rescapés des camps de concentration nazis et leurs bourreaux réfugiés au Canada.

Il faut beaucoup de culot pour qualifier de polar, ainsi que le fait l'éditeur sur le second plat du volume, cette pochade vaguement policière. En effet, les lettres logorrhéiques qu'adresse l'inspecteur Asselin à sa cliente — car *Alice vous fait dire bonsoir* est un roman épistolaire comme on les affectionnait au XVIII<sup>e</sup> siècle — sont des chefs-d'oeuvre



de coq-à-l'âne. S'il arrive au narrateur d'avoir une formule amusante, d'enregistrer une notation prise sur le vif qui révèle l'observateur, il donne en fait plus volontiers dans les clichés et les perles de culture. Quant à l'histoire elle-même, elle ne possède aucun rythme et le roi des naïfs n'en croirait pas un mot. Lorsqu'on referme le livre, on se demande songeur quelle mouche a bien pu piquer Claude Jasmin, et quel motif l'a incité à laisser paraître cette tartine mal beurrée qui ne fait nullement honneur à l'auteur de *Pleure pas Germaine*. Un chroniqueur du *Devoir*<sup>6</sup> affirmait récemment que «ce dernier Jasmin est probablement le meilleur policier qu'il ait publié jusqu'à maintenant». Si tel est le cas, les enquêtes précédentes doivent alors être d'assez affligeantes pauvretés. Un conseil aux amateurs de vrais polars: abstenez-vous sans autre forme de procès.

N'en déplaise à l'auteur de la bibliographie citée plus haut et aux autres optimistes, le roman policier n'a guère encore qu'une existence vagissante au Québec, et on ne voit pas que les choses doivent changer de sitôt. En tout cas, pour l'heure, ce ne sont pas les récits d'Alain Contant et de Claude Jasmin qui contribueront à modifier la situation. Pourtant, si maladroit que soit le *Henri* du premier, il tente au moins de jouer honnêtement le jeu du roman policier, puisque tout compte fait c'en est un. On ne saurait en dire autant d'*Alice vous fait dire bonsoir* où l'intrigue policière sert manifestement de prétexte à son auteur pour broser une fois de plus un tableau de vie de quartier. En lui faisant installer ses pénales dans Outremont, Claude Jasmin permet à sa «petite patrie» de prendre socialement du galon, mais en revanche cette initiative fait de lui un auteur sans alibi. Vous aviez le goût de faire une lecture policière et vous vous demandez à présent à quelle porte frapper? Il y a celle d'Anthony Hyde, un compatriote d'Ottawa, dont le *Red Fox* vous donnera entière satisfaction. □

1. Alain Contant, *Henri*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 194 pages.
2. Claude Jasmin, *Alice vous fait dire bonsoir*, Montréal, Leméac, 1986, 144 pages.
3. Yvon Allard, *Paralittératures*, Montréal, La Centrale des bibliothèques, 1979. Le chapitre portant sur le roman policier va des pages 305 à 434.
4. Mémoire de maîtrise présenté à l'Université du Québec en 1978.
5. C'est moi qui souligne.
6. Stéphane Lépine, «les Policiers nouveaux sont arrivés», *le Devoir*, samedi 12 juillet 1986, p. C-2.